

S'ETABLIR DANS UN MONDE, INSTITUER DU SENS – UNE PROPOSITION PHENOMENOLOGIQUE SUR
LES SOINS ORIENTES VERS LE RETABLISSEMENT

Je voudrais dans cette conférence aborder la question du rétablissement à partir de la notion philosophique du vécu. Quelles sont les implications de cette notion d'expérience qu'on retrouve dans le terme rétablissement *expérientiel* ?

La question de l'expérience ou du vécu a été au centre de ce courant philosophique qu'est la *phénoménologie* dès ses débuts. Le mot même de phénomène est censé décrire la manière dont les choses apparaissent à nous, et n'apparaissent que dans la mesure où nous les vivons et par là nous les rendons vivants. C'est en effet une des thèses principales de la phénoménologie d'insister sur la transitivité de la vie de la conscience, sur ce fait qu'en vivant dans un monde, en faisant l'expérience de ses objets, nous transférons une part de notre vie au monde et aux objets. Nous les animons et c'est cette animation qui leur donne du sens. Dans des termes plus techniques, il s'agit du fait de l'intentionnalité et de l'*a priori* de la corrélation : de ce fait donc que la vie de la conscience s'excède toujours pour ouvrir l'immanence à la transcendance et que dans ce mouvement nous découvrons que le sens que nous trouvons dans le monde dépend toujours de nous ; mais aussi à l'inverse, que la manière dont nous nous découvrons dépend également de ce monde que nous ouvrons (on pourrait également résumer cela en disant que le sens se déploie selon le schéma du trouver-crée, décrit par Winnicott). Bref, c'est en donnant sens au monde que nous apprenons à nous connaître, c'est dans la rencontre avec ses objets qui se prêtent à ce jeu d'accueillir le sens qu'on leur donne, comme le font par exemple les tout premiers objets avec lesquels l'enfant joue, mais aussi, plus tard un paysage qui nous parle, un pommier qui nous donne des fruits chaque année, ou le banc au coin de la rue sur lequel nous discutons avec les amis.

Vivre c'est animer le monde avec du sens, c'est ouvrir un monde qui fait sens et qui nous permet par là de nous y retrouver, parmi ses objets et ultimement parmi, et avec les autres. L'idée d'une constitution intersubjective (autre terme technique) se réfère précisément à cette communauté, à cet enchevêtrement de notre vie avec celle des autres. Un banc, pour poursuivre avec cet exemple, est essentiellement un objet intersubjectif, on peut s'y asseoir à plusieurs, avec des amis ou même avec des inconnus ; quand on y est seul, quelqu'un peut toujours venir se mettre à côté de nous, ou parfois c'est occupé par d'autres, il n'y a plus de place. Vivre c'est animer son monde et ses objets avec du sens, mais vivre c'est aussi toujours vivre avec les autres qui participent à l'ouverture de ce monde de sens et de significativité, avec des autres donc qui animent avec moi ce monde que nous partageons et dont nous partageons – bon gré mal gré – donc le sens, ce monde que Husserl a appelé le monde de la vie (*Lebenswelt*).

Comment est-ce possible de s'établir dans ce monde commun qui lui-même vit de nos vies, dans ce monde que nous animons toujours ensemble de sens ? Et comment expliquer que parfois on ne peut pas s'y établir, qu'on y perd notre place ou notre prise sur le sens qui s'y fait ? Que le monde refuse d'accueillir le sens que nous voulons lui donner et qu'il paraît alors vidé de sens ? Et encore, comment est-il alors possible de retrouver ce contact avec le sens du monde commun, de s'y établir de nouveau ou de s'y rétablir ? Comment soigner cette vie qui s'aventure hors de soi pour animer un monde et qui parfois semble s'y perdre, ne plus s'y retrouver et ne plus y trouver du sens pour se dire ? Voici comment, à partir de certaines thèses phénoménologiques, on pourrait reposer les questions du rétablissement et des soins orientés vers, autour ou sur le rétablissement.

D'abord le rétablissement. En effet si l'on parle des soins orientés vers, autour ou sur le rétablissement, il faudrait d'abord comprendre ce qu'on veut dire quand on dit rétablissement. Il faudrait commencer par cette fin visée par le mot *vers* (soins orientés vers le rétablissement, *telos*) ou ce centre *autour* duquel s'organise tout un champ pratique (soins orientés autour du rétablissement) ou cette idée qui sert comme base ou sol *sur* lequel on construit nos dispositifs

de soin. Sur ce point, il s'avère que le terme français est déjà très parlant, et qu'il n'y pas vraiment le même équivalent sémantique ni dans l'anglais *recovery*, ou dans l'allemand *Genesung*, *Erholung* ou *Gesundung*. Dans le terme français « rétablissement » on entend, comme j'ai essayé de le suggérer, l'idée d'un établissement, dans le double sens de l'acte d'établir et le résultat de cet acte : on a mis nos pieds sur un terrain sur lequel on peut se tenir debout et qui peut fonctionner comme base pour y construire notre demeure et quelque chose a été établi ou on s'est établi, quelque chose a été posé. Établir comme verbe se lie étymologiquement à l'adjectif *stable*, ce qui est établi se tient d'une manière stable et offre de la stabilité pour ceux qui s'y établissent. Il y a en ce sens, un établissement originaire.

Quelle est, du point de vue de l'anthropologie phénoménologique cette base sur laquelle s'établit chacun de nous et sur laquelle on peut établir des structures de sens pour animer et façonner notre monde commun ? C'est ce qu'en phénoménologie on a appelé le *sol transcendantal* : un sol donc qui est la condition de possibilité de tout rapport au monde et à autrui, un sol qui ne se meut pas pour pouvoir servir comme point de repère à toute orientation. C'est ce qui permet de dire que je me trouve ici, dans ma chair, dans ma peau, mais également ici dans mon intimité, dans cet espace intérieur à partir duquel je parle, devant vous. C'est le sol qui permet donc de se situer, de trouver sa place et son lieu dans le monde de la vie partagé avec les autres, qui ont eux aussi leur place.

Il ne s'agit pas d'abord d'un lieu géographique, des coordonnées qu'on pourrait partager avec quelqu'un sur une application par exemple. Plutôt, il s'agit de ce lieu où l'on est la personne qu'on est. Parfois ce lieu n'est pas du tout dans l'espace géométrique : parfois nous ne sommes pas là, nous sommes dans le monde des rêves, ou alors nous sommes ailleurs : avec une personne qu'on aime et qui est dans un autre pays, ou encore parfois on ne trouve pas notre place, on ne sait plus où on est ni où l'on en est. Bref, le sol transcendantal est le sol de ces lieux de présence, mais aussi d'absence : si je peux malgré le fait d'être physiquement ici ne pas être là, c'est parce qu'avant d'être dans tel ou tel endroit géographique, je suis d'abord présent ou absent à moi-même et aux autres, présent ou absent au monde qui m'entoure, au monde de la vie. S'établir c'est donc d'abord trouver sa place dans sa peau, dans son corps, c'est trouver un ancrage dans la présence à soi et trouver son lieu dans ce monde qui est de part en part tissé de sens. S'établir c'est s'installer dans un lieu de sens. C'est donc également trouver ces (ses?) repères symboliques : sa place dans la langue, peut-être un surnom, une identité sexuelle; c'est trouver les moyens de raconter son histoire, de pouvoir habiter ces récits qu'on raconte et qu'on se raconte. S'établir d'un point de vue phénoménologique implique alors deux choses : 1.) un sol qui nous porte et sur lequel on peut s'appuyer et 2.) la possibilité d'y faire du sens, de s'y instituer comme sujet libre au sens. En effet, on ne s'établit pas simplement dans un espace neutre, on s'établit plutôt dans nos amours, dans nos amitiés, dans nos identités, dans notre travail, dans nos désirs, dans la joie et la souffrance et sur le banc du coin de la rue où l'on discute avec les autres ou l'on contemple silencieusement les passants.

L'idée de rétablissement implique alors un établissement secondaire, une reprise de cet acte de s'établir. S'établir de nouveau dans le monde de la vie devient nécessaire quand le sol qui nous porte paraît ne plus offrir assez de stabilité, voire ouvrir sur un abîme qui menace de nous engloutir. Winnicott décrit l'angoisse du nourrisson devant la perte de ce sol dans un très beau poème :

« S'en aller en morceaux
Faire une chute sans fin
Mourir, mourir, mourir
Perdre tout espoir de voir
le contact se rétablir. »¹

¹ D.W. Winnicott, *Le bébé et sa mère*. Payot, Paris 1992, p.138.

Cette angoisse résonne avec l'impossibilité de s'établir, avec l'impossibilité de trouver un sol fiable qui nous porte. Mais parfois, malgré le fait qu'un tel sol semble bien être là ce sont les outils symboliques, les lambeaux de sens ou la liberté d'un accès à faire du sens qui semblent nous manquer.

On pourrait distinguer quatre paradigmes phénoménologiques liés au sens : la *donation* de sens, qui consiste dans un acte de conscience de constituer ses objets comme unités de sens, par exemple quand je dis que cette pomme est justement une pomme et pas autre chose ; la *participation* à un sens faisant qu'on ne maîtrise pas, mais qu'on apprend à naviguer comme les marins apprennent à naviguer la mer ; l'*expression* d'un sens et finalement – lié à ce dernier – l'*institution* du sens qui consiste précisément à établir des unités de sens et de s'établir dans des figures de sens qui permettent à s'y reconnaître et de trouver les moyens d'expression pour être reconnu par les autres. S'établir c'est donc aussi trouver des moyens pour faire, naviguer et fixer du sens, c'est une liberté d'exprimer et d'instituer de sens durable : que ce soit en se racontant, en faisant des projets, en créant ou simplement en s'asseyant sur le banc du coin pour discuter avec des amis ou des inconnus. Le rétablissement se présente alors aussi comme un rétablissement de cet accès au sens et de cette liberté à faire du sens du monde avec les autres.

Selon une des idées probablement les plus citées de la phénoménologie de Husserl, la tâche même de cette démarche consiste à commencer toujours avec « l'expérience pure et, pour ainsi dire, muette encore, qu'il s'agit d'amener à l'expression pure de son propre sens² ». Cette tâche résonne fortement avec l'idée du soin. Prendre soin c'est aussi donner la parole à des expériences qui n'ont pas les moyens pour s'articuler. C'est guider des expériences trop fragiles ou trop massives pour se dire vers l'expression de leur sens ; c'est créer les conditions pour relancer du sens, pour retrouver une liberté de s'exprimer, de redonner la force et la légitimité symbolique de s'instituer.

On pourrait à cet égard parler d'un soin souvent indirect, d'un soin discret qui vise à créer des points d'appui pour retrouver sa place, son ancrage sur un sol qui soutient ; un soin qui vise également à soigner les institutions qui mettent à disposition les outils à retrouver de sens pour son expérience et pour construire son identité et sa personnalité. On pourrait donc parler d'un soin de nos institutions et de nos établissements. Un soin des institutions et des établissements concrets, allant des conditions matérielles jusqu'à la construction des équipes. Mais également un soin de nos institutions symboliques : un soin des outils symboliques de diagnostic par exemple, un soin de la parole, du langage, de la langue.

L'importance d'une idée d'un soin *indirecte* ou un soin des institutions et des établissements – concrets, matériels et symboliques – qui permettent de s'établir, apparaît peut-être avec toute son importance si l'on considère qu'il y a des personnes qui refusent les soins, ou l'idée d'être soigné. Comment soigner sans que les soins reproduisent une forme de jeu de pouvoir, voire de violence ? Pour échapper à ce danger il faut en effet avoir une définition la moins normative du rétablissement, qui oriente ou qui centre les pratiques de soin. Les soins orientés autour du rétablissement sont alors des soins de ce sol et des champs de sens, sans présupposés normatifs sur ce que cela devrait être d'être rétabli. Et par là on entrevoit également l'enjeu politique des soins : soigner nos institutions et nos établissements pour pouvoir soigner appelle à un acte politique.

István Fazakas

² Husserl, Edmund : *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin, 1992, § 16. Nous citons cette phrase selon la traduction que Merleau-Ponty en livre dans la *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.